

## Particules non élucidées dans des parlers arabes

Cette étude remplace une première l'étude, publiée dans la *LETTRE SELEFA* n° 4 (juin 2015) sous le titre *Sur l'origine du « préfixe » b- du verbe inaccompli dans l'arabe parlé oriental*. Il nous a semblé opportun de lui substituer la présente étude, plus récente et plus complète.

La Rédaction

Michel NICOLAS

### Le « préfixe » /b-/ de l'inaccompli

Cette recherche ne traite que de l'un des nombreux aspects survivants dans l'arabe parlé de l'Orient : l'un des plus notoires, mais le plus inconnu voire obscur. À l'ouest de l'Euphrate, l'usage du /n/ (et non du /m/ arabe) dans le pronom-suffixe des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du masculin pluriel : كتابُكُمْ *ktābkun*, « votre livre », كتابُهُمْ *ktābhun*, « leur livre », etc..., suggère nettement l'araméen. Mais l'usage consistant en l'ajout d'un /b-/ en guise de préfixe au verbe à l'inaccompli à l'état « absolu », abstrait et non narratif : يكتبُ *b<sup>1</sup>-yektub*, « il écrit » au sens de : il est dans la capacité d'écrire ou il est à même d'écrire, demeure inexpliqué.

Le « préfixe » /b-/ est d'usage dans l'arabe parlé d'Orient entre la Méditerranée et l'Euphrate, de même que dans l'arabe d'Égypte et dans le « prolongement » de celui-ci, l'arabe du Soudan, ainsi que dans certains lieux de la région de Mossoul. Seuls les Bédouins, en général, dans ces mêmes lieux ne l'utilisent pas. À remarquer que ce « préfixe » chute quand la désignation du verbe est modifiée par un terme (verbe, particule ou participe...) qui le précède et qui ôte au verbe le sens absolu, le rendant soumis au temps que ce soit passé, présent ou futur, à une idée de subjonctif-jussif, de probabilité ou de doute. Ex. : يمكن يكتب *yemkin yektub*, « Il se peut qu'il écrive » ; خَلِيهِ يكتب *hallīh yektub*, « qu'il écrive » (litt. : « laisse-le écrire ») ; راح يكتب *rā(\*ī)h yektub*, « il va écrire » ; عم يكتب *am yektub*, « il est en train d'écrire (*am* étant mis pour عامل *āmil*, litt. « faisant ») ; en Égypte-Soudan, عمال *ammāl* est nom d'agent intensif de la même racine √<sup>c</sup>ML, « faire ») ; كان يكتب *kān yektub*, « il écrivait ».

C'est dans l'araméen qui était parlé avant l'arabe dans le Croissant Fertile et par des communautés notamment juives installées en Égypte dès l'époque de la domination perse<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Pour une raison phonétique, placée devant la nasale /n/ dans le préfixe de l'inaccompli de la 1<sup>ère</sup> personne du pluriel, ce /b-/ devient /m-/, *m-nektub*, sauf en Égypte-Soudan du fait de la présence dans ce parler d'un « dissimilant » : la voyelle brève /a/ entre le /b-/ et le /n-/: le préfixe /b-/ est prononcé [ba] : *ba-nektub*, « nous écrivons ».

<sup>2</sup> La langue araméenne s'est répandue en Égypte en raison d'une présence importante sur son sol de populations émigrées de langue araméenne dont le nombre s'est accru au fil des événements qui ont frappé la Palestine. Outre des mercenaires juifs installés par les autorités sous le règne du pharaon Nécho II (m. 594 av. n.è.) ou sous le règne de son successeur Psammétique II (m. 589 av. n.è.) à Éléphantine, d'autres garnisons juives s'étaient formées dans d'autres cités d'Égypte. De plus, des réfugiés juifs y ont trouvé asile après la chute de Juda en 586 av. n.è. Il faut noter aussi que l'Empire perse achéménide a renforcé les garnisons juives en Égypte dans le but qu'elles lui

qu'il faut chercher l'origine de ce /b-/. Il s'agit de la particule <bd> (assortie d'une voyelle courte et variable entre ces deux consonnes) et qui exprime la certitude. L'usage de cette particule affixée au verbe inaccompli donne un sens abstrait ou certain (non soumis au temps). La finale /-d/ en a chuté pour laisser seul le /b-/ initial, donnant un sens moins intensif que celui exprimé par la juxtaposition du /d/ et du /b/ (voir *infra*), mais ne se limitant pas à donner l'idée d'un déroulement d'une action dans un temps quelconque. En d'autres termes, le /b/ seul exprime la capacité, l'aptitude ou la possibilité de produire l'action, mais pas le désir d'accomplir l'action que donne, ainsi que nous l'expliquerons, la juxtaposition du /d/ et du /b/. Et nous pourrions affirmer que cette chute s'est produite dans des parlers araméens avant de passer à des parlers arabes<sup>3</sup>. Cependant, bien que l'araméen ait été parlé avant l'arabe en Mésopotamie, dans l'arabe parlé de l'Irak<sup>4</sup>, il n'y a pas, à l'exception de quelques zones de la région de Mossoul, de trace de l'usage de ce /b/.

Mais la particule <bd> s'emploie par ailleurs dans les parlers arabes des mêmes zones du Croissant Fertile où il y a usage du préfixe <b->, au sens de la décision prise d'agir, ce qui aboutit à un sens de futur : je veux faire..., tu veux faire... donnant le sens de : je vais faire..., tu vas faire... jusqu'à arriver à une idée d'impératif. Quant aux temps, il faut souligner que la particule <bd> ne s'emploie pas pour le temps passé, mais pour le futur et le futur antérieur.

À titre d'exemple : بَدِّي *ba(i)ddī*<sup>5</sup> suivi d'un verbe à l'inaccompli, s'emploie aux sens de « je veux », « je vais » et « je dois ». Les pronoms-suffixes du nom s'y ajoutent (ici celui de la première personne du singulier /-ī/) et entraînent un redoublement du /d/ pour une raison phonétique. Son usage devant un nom donne le sens de « vouloir quelque chose » ainsi que « la nécessité et l'urgence d'avoir quelque chose ». Exemple : بيت بَدِّي *ba(i)ddī bayt*, « je veux une maison », ainsi que « il me faut une maison » (« une maison est nécessaire pour moi »).

---

servent de base arrière dans la future conquête du pays entreprise par Cambyse en 525 av. n.è. Ce même empire qui, sous Darius (m. en 485 av. n.è.) s'étendait du Nil à l'Indus, ayant adopté l'araméen comme langue de l'administration et langue de communication entre les fonctionnaires des nombreuses nations que regroupait l'Empire à l'ouest de l'Euphrate, a contribué à l'essor de l'araméen en Égypte. Ultérieurement, la période grecque a connu une augmentation des Juifs notamment à Alexandrie. Enfin, l'expulsion des Juifs de Palestine par les Romains suite à la série de révoltes 70-135 de n.è. a accru leur présence en Égypte. Outre des Juifs, de nombreuses autres communautés parlant l'araméen y étaient installées à différentes époques. Voir entre autres, DUPONT-SOMMER, André, *Les Araméens*, Paris : A. Maisonneuve, 1949, pp. 90-91, 94 ; LEMAIRE, André, *Histoire du peuple hébreu*, Paris : PUF, coll. « Que sais-je », 1985, 68, 78-82, 84 et 107 ; LECLANT, Jean, « L'Égypte au I<sup>er</sup> millénaire », in *Le monde de la Bible*, textes présentés par André Lemaire, Paris : Gallimard, coll. Folio, 1998, 572-573.

<sup>3</sup> Il y a absence de toute trace, dans un parler arabe, d'usage de la particule entière <bd> comme préfixe de verbe inaccompli.

<sup>4</sup> On ne peut exclure que son absence soit due à un arabisme plus marqué en Irak où le parler arabe est proche du parler bédouin. Mais, la présence de l'araméen dans le parler arabe d'Irak n'est pas moins forte que dans l'arabe parlé à l'Ouest de l'Euphrate.

<sup>5</sup> Certains y voient l'arabe بَوْدِي *bi-widdī*, بَوْدَك *bi-widdak* ; la préposition بِـ *bi*, « dans » + وَدَّ *widd*, « désir » + le pronom affixe يـ *ī* marquant la possession. Cette hypothèse est à écarter du fait du non-usage dans les parlers arabes de وَدَّ *widd* au sens de « volonté de faire une action », même si en classique on utilise أَوَدُّ أَنْ *awaddu ʿan*, « je désire » (suivi d'un verbe inaccompli). C'est l'usage de أَرِيدُ *urīdu* (√RWD) qui était fréquent. D'autres usages sont connus aussi.

## Origine de la particule <bd>

Ne pas envisager l'expression araméenne syriaque *bad* (judéo-araméen *bād*) au sens de « parce que, puisque, au sujet de, concernant », composée de la préposition /b-/, « dans, par », associée au relatif-démonstratif /d-/<sup>6</sup> (araméen ancien : *dī*), ni la même préposition suivie de *yd*, « main » au sens de « par l'intermédiaire ou le moyen de », expression employée en sémitique.

Cette « particule » apparaît à partir d'une expression composée du participe présent araméen *bācē* « voulant, désireux de », du verbe *bā*, « vouloir, désirer » et du pronom relatif *d-* susmentionné, au sens de « que, afin de/que ». Cette juxtaposition fait en tomber tout d'abord le /c/ ce qui donne *bad*. Ce terme ainsi né, devient employé avec un pronom-suffixe : *baddī*, *baddak*...<sup>7</sup> (voir plus haut), dans cet arabe. Il faut relier l'expression *bad* à celle néo-syriaque très employée *bācē-d*... « voulant..., désireux de... », formée du participe présent du verbe classique *bā* « vouloir, désirer » duquel le /c/ a chuté, et de sa contraction avec le pronom et préposition *d-*, « que, qui, de ». De ce même *bad* employé en affixe cette fois au verbe à l'inaccompli pour donner à celui-ci l'idée de la volonté et de la certitude, provient dans certains contextes, un sens de futur. Affixé au verbe inaccompli, il subit la chute du /d/ après une transformation de celui-ci en /t/, pour que reste le /b/ seule. Ce qu'illustre le schéma suivant : \**bācē-d*... « voulant... » > *bad* > *bat* > *bt* > *b-*. Il faut noter que la voyelle /a/ dans *bad* devient dans certains dialectes /é/ et /i/. Nous donnons comme exemple, le verset 13 du chapitre 52 du Livre biblique d'Isaïe en syriaque parlé, oriental. Cet exemple illustre à cinq reprises l'usage de ce *b-* avec une fois *bid* (dans certaines versions *bit*) : *hōl cawdī bid pāyēš fahīma, b-rāyēm b-yahwēl w-b-šāqēl w-kabīra b-cālē* : « Voici que mon serviteur est éclairé ; il est élevé, exalté<sup>8</sup> et sublimé ».

## La particule «da» dans le parler arabe d'Irak

Dans le parler arabe irakien, le même /dél/ mentionné juxtaposé avec *bācē*, plus haut, s'emploie mais sans le «b» de celui-ci, avec un sens proche de celui de *bācē-d*, pour exprimer la régularité ou l'idée effective de l'action ou de l'entreprise, qui se déroule dans le présent ou qui s'est déroulée dans le passé.

Plus haut, la juxtaposition de /d-/ avec *bācē* que celui-ci soit entier ou réduit à /b/, empêche de l'employer pour le passé. Car *bācē*, « voulant », est un participe présent et porté vers le présent. Ce qui n'est pas le cas maintenant. Dans cet arabe parlé, le *dé* araméen est prononcé [da]. Exemple : *hassa da-ysawwīh*, « il le fait maintenant » ou « maintenant il est en train de le faire » ou encore : « c'est maintenant qu'il le fait ». Comparer avec le syriaque *hāša d-cābid lēh*, de même sens. La particule en question, en raison de l'insistance et de ce qu'elle introduit le style

<sup>6</sup> Il s'agit, selon les cas, de particule conjonctive, de pronom relatif ou démonstratif, de préposition devant le complément de nom, entre autres. En syriaque, à une époque tardive, la voyelle dont ce /d/ est assortie, devient très courte et dans certains cas à peine perceptible. Par contre, dans le parler arabe d'Irak, cette particule survit sous forme de /da/ (voir le sous-titre qui suit).

<sup>7</sup> En Égypte-Soudan il y a l'usage rare de *biddī*. On y emploie à toutes les personnes le participe présent arabe *cāyiz* (plur. *cāyizīm*) au sens littéral de « ayant besoin », de la racine arabe  $\sqrt{c}WZ$ . Mais le préfixe *b-* est prononcé [ba] (voir note 1), donc plus proche que le [bé] et [bi] prononcés dans la partie ouest du Croissant Fertile.

<sup>8</sup> Nous avons traduit par « exalté » l'expression *b-yahwēl w-b-šāqēl*, au sens littéral de « il donne et il prend », c'est-à-dire « il est estimé ou bien placé »...

direct, il arrive que les Irakiens l'emploient devant un impératif. De même que le *dé-* araméen ou syriaque, *ʿēmar lēh dé-ta*, « il lui a dit : viens donc ». Le sens de *da-* est donc l'affirmation « certes », avant d'exprimer l'idée du déroulement effectif de l'action et de là le déroulement tout court de celle-ci<sup>9</sup>. Certains ont envisagé pour ce *da-* une abréviation de *دایر* *dāyir* (classique *دائر* *dāʿir*), participe présent du verbe *دار* *dāra* (racine √DWR), en arabe, aux sens de « aller tout autour, tourner, tourner », ce qui est exclu. Car ce verbe n'est pas employé dans ce parler arabe, ni en classique avec le sens de l'affirmation d'une action ou avec celui de l'action qui se déroule. Ceux qui envisagent cette thèse, s'appuient sur l'usage au Maghreb de *کا* *kā* et de *قا* *qā*. Le premier est l'abréviation de *کاین* *kāyin* (class. *کاین* *kāʿin*), « étant », et le second, celle de *قاعد* *qāʿid*, « assis, installé ». « Particules » qui s'emploient devant un verbe à l'inaccompli, pour exprimer l'action qui se déroule effectivement : *kā* (ou : *qā*) *yiktib*, « il est en train d'écrire ». Il est évident que *kāyin* et *qāʿid* renvoient à l'état propice au déroulement d'une action, l'état qui « prépare » celle-ci. Cependant, bien que *dāyir*, aux sens de « circulant, ambulante, itinérant, en fonctionnement, en route, rotatif », puisse, *a priori*, renvoyer aussi au déroulement de l'action, comme nous l'avons signalé plus haut, il n'est pas employé dans ce sens dans l'arabe parlé irakien, ni dans l'arabe « classique ». En outre, contrairement à *da-*, les « particules » *kā-* et *qā-* ne s'emploient pas avec l'impératif.

### Rôle du sémitique √KWN (√KW[N])

Outre l'usage de *kā-* susmentionné, la racine sémitique commune √KWN (√KW[N]) et des dérivés d'elle apparaissent déjà à des époques très anciennes comme des « auxiliaires » pour donner l'idée de la durabilité ou de la certitude, ce qui positivement s'affirme sans retour ni ambiguïté (engagement, événement, objet de création). En hébreu, *kēn* adjectif « droit, loyal, sincère » et adverbe au sens de « bien, certes, oui » ; en hébreu et araméen *kī*, « car, que, afin que ». Dans le syriaque parlé, *ké* (affixe, sa voyelle est prononcée courte) s'emploie pour donner l'idée en question. Cette particule est l'abréviation de *kē(ī)na* adjectif au sens de « droit, juste, authentique... ». En akkadien déjà, l'usage de l'adjectif correspondant, *kē(ī)nu* s'emploie souvent, mais pas exclusivement, dans un serment ou un jugement. Multiples dérivés voient le jour comportant chute du /n/ comme final ou addition d'attaque vocalique, toujours dans le sens du concret : en araméen, *aykana* et *aykan*, « comment, pourquoi, ainsi que », *ayka*, « où » (l'usage au sens interrogatif n'est ni « initial » ni exclusif). Au sens de « comme », en akkadien *kī* (qui prend aussi le sens de « combien »), en syriaque *ayk* (le /y/ est non prononcé et le /k/ est prononcé /k/ [χ]), en hébreu *ka* (la voyelle finale est courte et sujette à modification) et en arabe *ka*. Dans le parler arabe irakien, l'expression *akū*, au sens de « il y a », n'est autre que l'araméen *ayka hū* (dans cette expression, déjà dans l'araméen, le /h/ n'est pas prononcé, il est muet), litt. « il s'y trouve »<sup>10</sup>, et écrite en syriaque *ܐܝܟܐ ܗܘܐ* et *ܐܝܟܐ*. Elle se compose de *ayka*, « là où » et du pronom personnel à la 3<sup>e</sup> personne du masculin singulier *hū*, littéralement « lui (est) là », ce qui donne le sens de « il y a ». Dans la langue syriaque, à une époque tardive, le sens de « ici » découle à partir de *a(y)ka* employé seul et sans *hū*. Le /k/ y est prononcé /k/ [χ], tel qu'il est

<sup>9</sup> Se rappeler que le parcours inverse : déroulement > affirmation, est aussi logiquement possible. Mais ce n'est pas le cas ici.

<sup>10</sup> J'ai brièvement abordé cette expression dans mon ouvrage *Les sources du muwāššh...* op. cit., p. 100.

prononcé dans *a(y)h*, « comme », (voir *supra*), ou sous l'influence de celui-ci. Avec la chute du /y/ s'ensuit parfois un redoublement du /k/ ou /k̄/ : *aḳka* : « ici » et variante *haḳka* où le /h/ remplace l'attaque vocalique<sup>11</sup>. Une troisième forme, *harka*<sup>12</sup>, avec le même sens existe, dans laquelle apparaît un dissimilant, le /r/, et où le /k/ ne se transforme pas en /k̄/. Le sens ancien de *haḳka* est « celui-ci »<sup>13</sup> et est passé dans l'akkadien tardif sous forme de *agâ* avec ce même dernier sens.

De même que l'emploi de *kā-* (devenu « particule ») au Maghreb, n'a pas éliminé l'emploi de *kāyin*, de même l'emploi en syriaque de *ayka* n'a pas éliminé ceux de *aykana* et *aykan*, et de même dans l'arabe parlé oriental, où est employé le « préfixe » *b-*, cet usage n'a pas fait disparaître celui de ce même /b/ avec le /d/ qui lui était annexe, quand il y a pronom-suffixe : *baddī*, *baddak*... (voir *supra*). Il faut souligner ici que dans ces trois derniers usages où l'expression est « entière » (avec le maintien du /n/ d'un côté, et du /d/ de l'autre) il y a un sens plus accentué que dans les « locutions » comportant l'élision du /n/ et du /d/.

En outre, le pronom sémitique commun *mā* au sens de « ce que », s'ajoute au *k-* en question formant une autre locution au sens de « de même, ainsi que, comme », que nous trouvons en akkadien *kī* et *kīma*, en arabe *kamā*, en éthiopien *kama*, en hébreu *kmō*<sup>14</sup> et en cananéen et ougaritique <*km*>. Au sens de « combien », en akkadien *kīma* (outre le sens de « comme »), en araméen *kmā*, en arabe *kam* et en hébreu *kammah*.

### « Particules » de possession ou d'appartenance

En Égypte, et dans certaines régions du Maghreb, s'emploie le terme *بتاغ btā<sup>c</sup>* pour désigner soit l'appartenance ou la possession comme *qalam btā<sup>c</sup> Salīm* « le calame de (appartenant à) Salīm », qui ne serait pas exclusivement la déformation de l'arabe classique *متاع matā<sup>c</sup>*, et au Maghreb *متاع mtā<sup>c</sup>* ou, plus fréquemment, *نتاع ntā<sup>c</sup>*, « objet d'utilité ou de nécessité ». Des influences auraient contribué à la transformation du /m/ en /b/, outre le « simple » remplacement d'une labiale par une autre : le terme classique *بضاع bidā<sup>c</sup>*, pluriel de *bid<sup>c</sup>a(t)*, « morceaux, pièces, portions » (du verbe *baḍa<sup>c</sup>a* « couper, retrancher ». L'emploi très fréquent tendant à « alléger », aurait participé à la transformation de la dentale emphatique /d/ en la dentale légère /t/ après la labiale /b/. Influence de *تبع taba<sup>c</sup>* avec inversion entre /t/ et /b/, terme employé dans de nombreuses régions syro-libanaises, qui est en classique nom d'action du verbe *tabi<sup>c</sup>a*, « suivre », ou pluriel de *tābi<sup>c</sup>* (ce dernier à l'origine participe présent), « qui suit quelqu'un ».

Dans certaines régions du Maghreb, s'emploie *ديال diyāl* dans le même sens. On a expliqué ce terme par la combinaison de *الذي al-ladī*, « celui », et la préposition *لي li-*, « à », en arabe classique en arabe classique avec la disparition de l'article *al-*. Je ne pense pas que cela soit correct, car

<sup>11</sup> Il n'est pas possible de préciser lequel des deux emplois est « à l'origine » de l'autre quant au son du début : le /h/ (aspiré ou non) ou l'attaque vocalique /ʔ/. En fait, vu leur proximité, il est fréquent que les deux sons prennent la place l'un de l'autre ; et, au début, un /h/ non aspiré est prononcé [ʔ].

<sup>12</sup> Une abréviation de ce terme *har* au sens de « ici » apparaît en syriaque, mais est d'un emploi rare.

<sup>13</sup> Cf. l'anglais *here* avec son double sens de « ici » et de « voici », ce dernier au sens « démonstratif », et le français *là* désignant un lieu précis et aussi un objet indiqué.

<sup>14</sup> Il est à supposer que le /ō/ est ici une élision du suffixe du nom de la 3<sup>e</sup> pers. du masc. sing., ou celle du pronom personnel *hū* de la même pers., au sens primitif de « comme lui » ou « comme il est ».

la déformation de *al-laḏī* dans le parler se produit dans ce même arabe entre autres, sous forme de *الي illī* ou *yallī* d'où le /d/ disparaît, et l'article *al-* demeure. De plus, dans le cas où l'objet est féminin, le terme *diyāl* reste le même alors qu'il devrait, si cette hypothèse était valide, devenir *al-latī*, « celle » + *li-*, ou un dérivé de ceux-ci combinés. Ce ne serait pas non plus déformation de *دُو dū*<sup>15</sup> au sens de « qui a, qui possède », ou de son état direct *دَا dā*, ou indirect *دِي dī*, du fait de l'absence de l'usage de ce nom suivi de la préposition *li-* en arabe aussi bien classique que parlé, quoique le pronom relatif au sens de « ce que », puisse servir à donner ce sens<sup>16</sup>, comme *مَا mā* dans le parler irakien (voir *infra*). Ce serait l'arabe *دَيْل dāyl*, litt. « queue », mais aussi « appendice, annexe », prononcé à la maghrébine *d/dyāl*. Ce serait le synonyme de *tābi*<sup>c</sup> évoqué plus haut. La prononciation des noms dont le premier radical est accentué en /a/ en classique, est caractérisée, dans l'arabe parlé maghrébin, par la chute de l'accent en question ce qui entraîne souvent la prolongation de l'accent médian : le classique *qabl* « avant » y est prononcé *qbāl* (ou *qbal*), et *ḡarḥ*, « blessure », *ḡrāḥ* (ou *ḡraḥ*), *baḥr* « mer », *bḥār* (ou *bḥar*)... C'est pourquoi, nous reconnâtrons dans *diyāl* le classique *dāyl*. Mais ce pourrait aussi être le pluriel de celui-ci qui est en classique *ʿadyāl*, si proche de *dyāl*<sup>17</sup>.

Quoique ne posant pas de difficultés, nous signalons deux autres expressions utilisées dans le même sens : en Arabie, s'emploie le terme *حَق haqq* (prononcé *hagg*), « droit, propriété », pour exprimer l'appartenance : *kitāb ḥagg Zayd*, « le livre de Zayd » ; en Irak, on emploie le pronom relatif *mā*, « ce que/qui », suivi de la postposition affixe *-l* (class. *-li*) : *مال mā-l* : « ce qui est (qui appartient) à », comme dans *kitāb mā-l Zayd*, « le livre de Zayd ». C'est ce même terme composé *mā-l* qui, dans l'arabe « classique », est agglutiné en *māl* avec le sens de « argent, bien, avoir », pour lequel fut créé le pluriel *ʿamwāl*, et duquel un verbe à la II<sup>e</sup> forme *mawwala* « financer, enrichir » est dérivé.

<sup>15</sup> Je ne partage pas la thèse selon laquelle *دُو dū* est employé comme pronom relatif en arabe dialectal, soutenue par Régis Blachère et E. Gaudefroy-Demombynes, *Grammaire de l'arabe classique*, Paris, éd. 1978, 206, qui citent des orientalistes à l'appui. Car il n'y a aucune raison que le waw devient yod. Le lien est certain entre *dū* et les démonstratif *dā* (employé souvent préfixé de *hā* comme particule d'interjection pour le démonstratif de proximité, ou suffixé de *ka* ou *lika* pour le démonstratif éloigné), et *al-laḏī* (qui s'emploie aussi comme pronom relatif), mais dans aucun arabe il n'y a l'usage de *dū* comme démonstratif ou relatif, ni son usage suivi d'une postposition affixe que *-li*, « à ». Avec le sens de possesseur ou appartenant à, il est toujours suivi et exclusivement d'un complément de nom. De plus, son usage a disparu dans les parlers.

<sup>16</sup> En syriaque, l'expression *ܕܝܠ dīl*, composée du pronom relatif *dī* suivi de la postposition *-l* qui correspond à *-li* arabe, s'emploie pour désigner l'appartenance à, mais uniquement avec le pronom-suffixe, comme *dī+lī* « à moi », *dī+lēh*, « à lui », *dī+lan*, « à nous », etc., comme : *bayta dī lēh*, « sa maison », *bayta dī lan* « notre maison » etc... (Dans le syriaque parlé, le // disparaît et le *yod* devient redoublé en conséquence : *diyyēh*, « à lui », *diyyī*, « à moi », etc.). Avec un nom, le pronom relatif s'emploie seul, perd son /y/ et y est prononcé [dé] (l'accent /é/ à peine prononcé), comme : *bayta dé-Pawlos* (prononcé presque *bayta d-Pawlos*), « la maison de Paul ». Le premier cas, *dī* suivi de la postposition *-l*, ressemble curieusement à *diyāl*, mais à l'exclusion de tout rapport entre eux. À signaler, par ailleurs, que dans l'araméen ancien, le *yod* du pronom relatif susmentionné, ne tombe pas (voir par exemple, l'araméen biblique).

<sup>17</sup> La prononciation *fʿāl* du nom du type classique *faʿl*, confond souvent le singulier avec le pluriel pour un arabophone d'un autre parler : il prend, à titre d'exemple, *ḡrāḥ* et *bḥār* pour le classique *ḡirāḥ* et *biḥār* qui sont des pluriels, et qui sont ainsi considérés et prononcés dans d'autres parlers arabes.